

Un mot, un conseil de votre bouche aurait pu peut-être sauver ce fils que pleure une mère, cet époux qu'une femme ne reverra plus, ce père qu'appelaient chaque jour des petits enfants en larmes.

.

La reine étant impuissante, on s'adressa au gouverneur-général.

Même réponse, partout le pouvoir supérieur ne pouvait rien.

Restaient les ministres.

Ils ont dit : NON.

Ils ont dit NON..... ! Pourquoi ?

Pour conserver un portefeuille ? pour continuer de toucher des milliers de piastres que nous, pauvres diables, nous gagnons en travaillant, pendant que ces gens-là sont payés pour pendre un homme.

Ce doit être, ce ne peut être que cela ; c'est le prix du sang !

Judas en a fait autant, mais Judas, pris de remords, s'est pendu plus tard.

Les honorables ministres de notre pays sont-ils plus vils que Judas et n'auront-ils pas le cœur de se pendre, comme leur patron, Iscariote ?

.

Donc, tout espoir de grâce étant évanoui, dimanche, jour du Seigneur, vers huit heures du soir, le shérif Chapleau, bourreau officiel, entra dans le cachot de Riel.

En le voyant, le pauvre prisonnier se leva et, le regardant bien en face, lui dit d'une voix calme :

"Eh bien ! vous venez avec la grande nouvelle ! J'en suis bien aise."

Le shérif répondit que le mandat d'exécution était arrivé.

"Je suis heureux d'apprendre qu'enfin mes souffrances vont cesser, dit Riel."

Il parla en français et remercia affectueusement le shérif de ses bienveillantes attentions.

Il reprit ensuite la parole en anglais : "Je désire, dit-il, que mon corps soit remis à mes amis pour être enterré à Saint-Boniface, dans le cimetière français, vis-à-vis Winnipeg."

Le shérif lui demanda alors s'il avait quelque désir à transmettre touchant la disposition de ses biens, meubles et effets.

"Mon cher, répondit-il, je n'ai pour tout bien que ceci (et il toucha sa poitrine dans la région du cœur), et ceci, je l'ai donné à mon pays, il y a quinze ans ; c'est tout ce qui me reste maintenant."

.

O mes amis, vous nés de mères vaillantes, patriotes et chrétiennes, souvenez-vous de ces paroles et apprenez-les à vos fils qui, ainsi que nous, ainsi que Riel, combattront un jour pour la religion, la patrie, la liberté !

Le testament politique qu'il nous a laissé, c'est son cœur, le cœur qu'il a donné à son pays.

Dors tranquille, vaillant et noble héros dans la tombe que le dévouement t'a creusée ! Dors en paix, honnête homme, ton histoire sera redite aux arrières petits-enfants de nos petits-fils et ta cendre féconde enfantera des hommes au cœur droit et au bras fort !!

.

Malgré leurs hautes murailles, leurs bastions, leurs fortins et leurs fortifications, les hommes qui gardaient Riel chargé de chaînes, ont peur, si peur, qu'ils prennent des précautions extraordinaires pour empêcher tout coup de main.

Deux cents hommes sont disséminés dans la plaine.

Je n'invente rien, lisez ensuite ce que dit le télégraphe.

Une garde de vingt hommes de police montée fait la patrouille dans les environs des casernes, à minuit. La police fait sa ronde toutes les deux minutes.

L'air est froid et on n'entend aucun bruit dans la plaine, sauf le galop des chevaux et le cliquetis des sabres.

Un sous-officier, avec une lunette puissante, observe les environs et ne voit aucun indice de quel qu'ennemi.

Oui, l'air est froid, le moindre souffle de vent qui passe dans les buissons de la prairie fait fris-

sonner de peur ces hommes d'armes qui vont tuer demain un homme sans défense.

Ils ont si peur, qu'ils oublient le froid, mais leurs sabres, secoués par un tremblement convulsif, rend un bruit d'os de squelettes balancés par le vent du nord.

Celui qui va mourir, Riel, seul, n'a pas peur !

.

Mais un courrier se rend à Saint-Vital, où demeurent la mère, la femme et les enfants de Riel, pour leur dire que le plus brave des Métis va mourir !

La plume me tombe des mains...

Ce fut horrible...

Le messenger dit qu'il ne put résister plus longtemps, qu'il s'élança sur son cheval pour cacher à ces malheureux l'état de son âme bouleversée.

.

Silence ! Riel prie.....

Le Père André revêt les habits sacerdotaux, le Frère McWilliams est à ses côtés.

Le prêtre s'avance, dépose le calice sur l'autel, revient sur ses pas et s'agenouille.

Silence ! Le saint sacrifice va s'accomplir ! C'est la dernière fois que le pauvre Riel assistera à la célébration de la messe !

C'est la messe des morts que l'on va dire !

Inclinons-nous. Riel prie !.....

Il se relève et dit : "Je suis prêt."

.

La potence est prête.

Il marche le front haut, la figure calme, vers le bourreau.

La trappe se dérobe sous ses pieds.....

Un cri : "Jésus !"

Tout est consommé..... Riel est mort.....

LÉON LEDIEU.

LA MORT DE RIEL

Sous ce titre : "La mort de Riel" et "La voix du sang," vient de paraître une brochure du plus haut intérêt pour tous les Canadiens, d'un bout à l'autre de la province, et que nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de parcourir avec le plus grand soin.

Ce travail, dû à l'une des meilleures plumes du parti conservateur, révèle un état de choses vraiment révoltant au sein du sanctuaire intime de la politique (fédérale), sanctuaire que le public n'est pas habitué à franchir, mais qui doit aujourd'hui s'ouvrir tout grand devant son indignation et laisser voir même ses turpitudes.

L'ouvrage reflète le sentiment de la plupart des autres écrivains du parti, pour ne pas dire de tous les écrivains du parti conservateur ; il expose d'autant mieux la situation que celui qui l'a écrit, que ceux qui en ont conseillé la publication ont été plus à même de connaître et d'apprécier les hommes et le gouvernement qu'il condamne.

En vente dans tous les dépôts de journaux et au No 30, rue Saint-Gabriel, ou bureau de poste, boîte 1070, Montréal.

Prix : 10 cents la copie, 75 cents la douzaine.

NOS GRAVURES

Charmante allégorie que *L'Ange Gardien*.

L'enfant, aux pas chancelants, s'avance sur le pont étroit, la rivière est là qui l'attire ; pauvre petit, que deviendra-t-il si son bon ange ne le guide pas ?

Sur notre quatrième page, les trente-huit députés du département de la Seine, nouvellement élus.

Des célébrités de tous genres

Si vous êtes physionomistes, étudiez ces fronts et ces yeux, et faites vos appréciations.

BAVARDAGES

C'ÉTAIT un matin du printemps dernier, saison toujours mémorable pour nous, femmes ou jeunes filles, par l'ouvrage que nous apportent les déménagements. Fatiguée par une veille prolongée, les paupières appesanties, je venais de constater, avec une bien légitime paresse, que l'heure matinale m'accordait encore un généreux quart-d'heure de repos nécessaire.

J'allais noyer ma tête dans mon bon oreiller qui, ce jour-là, me disait les plus caressantes choses, quand du corridor m'arriva un bruit confus, que ma ferme disposition au sommeil m'empêcha de bien définir. Bonheur ou détresse, il me trouva passablement indifférente ; malgré lui, je fermai l'oreille, je fermai les yeux... Boum ! boum ! la porte de mon petit sanctuaire s'ouvre avec une précipitation effarouchée :

— Une dent, marraine, une dent !

Devant moi apparaissait la plus gracieuse des mamans, tenant entre ses bras le plus charmant des ponpons.

Que faire ?

Renvoyer mère et enfant à une heure plus propice ; profaner par une parole amère une joie longtemps et impatiemment attendue ; rudoyer les personnages d'un tableau que je trouvais ravissant, malgré ma méchante humeur ?

Assurément, je ne le pouvais pas. D'ailleurs, Bébé, en son joli costume encore frippé des ébats du matin, l'œil coquin, le sourire sournois, presque conscient qu'il était le pimpant héros du tapage que faisait sa jeune mère par toute la maison, m'avait complètement vaincue.

J'ouvris les bras et... je promis d'ouvrir la bourse. C'était, je crois, le meilleur parti à prendre pour ne pas froisser cette explosion d'ardeur naturelle, puisque le bonheur, sous quelque forme qu'il se présente, est toujours capricieux et fragile.

Voilà comment je connus l'incomparable plaisir d'être marraine.

.

Mais un vilain personnage dont on devrait aller quelque fois troubler le sommeil, c'est le parrain. Savez-vous qu'il en est qui ne connaissent pas encore la couleur des yeux de leurs filleules ! Elles grandiront sans avoir aucune vénération pour l'être complaisant qui, vis-à-vis d'elles, s'est chargé de si grandes responsabilités, hormis qu'il se trouve tout près quelques cœurs charitables pour leur en apprendre bien long.

.

Franchement, si je n'en voulais pas un peu aux parrains, je crois que je me ferais *re-baptisé*. Je suis sérieuse. Ignorez-vous que ce nom "d'Hermance," peu offensif pourtant, a failli m'attirer plus d'une vigoureuse taloche, sans mentionner les tristes figures que l'on m'a fait le plaisir d'admirer. Il paraîtrait que dans le *Journal du Dimanche*—d'heureuse mémoire—j'aurais visé plus d'une tête ornée de cheveux blonds ou bruns. Quelle idée ! Je n'ai jamais eu d'aussi vilaines intentions. Tant pis pour celles qui se sont crues obligées de coiffer mes bonnets.

Je trouve bien plus sages les personnes qui se sont arrêtées à faire mon portrait, d'après ma manière d'écrire. Le style est pauvre, la plume faible, la couleur pâle : Hermance est blonde. J'avoue qu'elles auraient été moins désenchantées si elles m'eussent donnée à la catégorie des saints.

D'autres m'ont peinte à première vue. Juge inconscient de leur première impression, elles m'ont enjolivée d'un coloris qui frise encore l'idéal.

Mais je préfère les artistes aux tempéraments soupe-au-lait.

HERMANCE.

Bébé ne mange pas sa tartine ; les confitures ne sont pas de son goût.

— Ne soyez pas si difficile, monsieur Bébé, dit le papa ; à votre âge, j'ai été souvent bien content d'avoir du pain sec.

— Alors, papa, tu es bien plus heureux depuis que tu vis avec nous !